

L'ÉMINENT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 1^{er} MAI, 1841.

[No. 9.]

Sommaire :—Un Prétendant, suite.—La comtesse de Plater.—Sciences mécaniques, des voitures par Caïman Duverger.—Nouvelle presse d'imprimerie.—Mémoire sur l'ours noir d'Amérique, lu à la Société littéraire et historique de Québec par Mr. C. M. Douglas.—Expédition dans les mers du pôle nord.

UN PRETENDANT.

CONTINUATION.

Tom avait trop à se louer jusqu'à présent des manières de son hôte pour lui refuser une si légère satisfaction ; d'ailleurs le vin de Bordeaux commençait à le mettre en belle humeur, et sa langue remuait joyeusement dans son palais. Il ne se fit donc pas prier pour entamer l'histoire de sa vie, sans omettre les particularités de sa naissance, l'éducation qu'il avait reçue chez master Cromby, et comment il avait pris la résolution d'aller à la recherche de ses parents inconnus, qui ne pouvait manquer d'être d'illustres personnages. Pendant que Tom racontait tout cela, l'étranger l'écoutait à peine, et à voir sa physionomie vaguement émue, on pouvait affirmer qu'il n'entendait rien qu'un bourdonnement confus, sans signification et sans portée : c'était du reste tout ce qu'il paraissait vouloir ; car de temps en temps, quand Tom s'interrompait, il lui disait vivement :

—Continuez, mon garçon, continuez.

—Mais vous ne m'écoutez pas, répondit Tom qui avait fini par remarquer la distraction de son auditeur.

—Si fait ! je vous écoute.

L'étranger n'eut pas le temps d'achever sa phrase. En ce moment le son d'un pibroc s'éleva des profondeurs du Glen, et monta d'écho en écho. L'étranger se leva vivement, s'approcha de la fenêtre entr'ouverte, et Tom le vit se pencher en avant, sans doute pour considérer de plus près le musicien de la vallée.

L'étranger siffla lentement une mélodie, et le pibroc se tut tant que cette mélodie dura ; mais lorsque sa dernière note eut glissé sur la cime des bruyères, le pibroc résonna de nouveau et répéta avec la même lenteur la même mélodie.

—Voilà du nouveau s'écria l'étranger sans songer seulement que Tom était derrière lui, en s'adressant au joueur de cornemuse qui s'était avancé à la portée de sa voix :

—Eh bien ! vient-il ? l'avez-vous vu ? demanda-t-il en langue gaélique.

—Je n'ai rien vu, répondit dans la même langue une voix du dehors que Tom ne connaissait pas. Toute la journée, je me suis promené sur la côte, comme vous me l'avez ordonné, et je n'ai pas aperçu une voile à l'horizon.

Tom n'avait pas compris la question, mais il put deviner que la réponse n'avait pas été favorable, quand il vit l'étranger refermer brusquement la fenêtre, et se frapper la poitrine en s'écriant avec une sorte de désespoir :

—Allons ! c'est une affaire décidément manquée... En ce moment, pour la première fois, son regard tomba d'aplomb sur Tom et s'y arrêta.

A la suite de ce premier examen sa figure changea par degré d'expression. D'abord elle exprima une sorte d'étonnement, l'étonnement d'un homme qui saisit tout à coup un rapport fugitif entre des objets de nature diverse. Bientôt, et à mesure que l'examen devenait plus attentif, l'étranger sembla éprouver cette espèce de satisfaction qu'un mathématicien éprouve en trouvant justes toutes les quantités de son problème.

—Voilà qui est extraordinaire, murmura-t-il tandis que Tom rongeaît insoucieusement l'os d'une côtelette.

Lorsque l'étranger eût enfin détaillé avec un soin minutieux tous les traits de Tom, il réfléchit, puis se frappant le front, il prononça ce seul mot :

—Peut-être !...

Si l'étranger avait l'intention de renouer conversation, de son côté Tom ne demandait pas mieux que de trouver des oreilles qui voulussent bien l'écouter. Le vin de Bordeaux bouillonnait dans sa cervelle et voulait une issue. L'étranger n'eût donc pas de peine à lancer de nouveau notre jeune homme et il montra cette fois autant d'attention qu'il en avait peu montré auparavant. C'était surtout l'ignorance profonde du jeune aventurier qui semblait lui être agréable, et quand Tom lui raconta ses disputes perpétuelles avec master Cromby à propos des différentes dénominations politiques, l'étranger ne put s'empêcher de rire franchement et de dire :

—Ainsi vous ne connaissez pas plus la famille régnante que la famille déchue ?

—Ma foi non ! répondit Tom gaiement.

A la suite de cet épanchement l'étranger garda quelque temps le silence, puis il reprit avec un accent de bonhomie ou parfaitement naturel ou parfaitement étudié :

—Mon jeune garçon, j'aime assez que la jeunesse soit ambitieuse, et le désir que vous avez de faire fortune ne me déplaît pas. Venez avec moi. D'abord je vous procurerai

un excellent gîte, ce qui est à peu près la seule chose dont vous ayez besoin actuellement ; ensuite je trouverai peut-être moyen de vous aider à débrouiller les mystères de votre avenir.

Les manières cordiales de l'étranger et son ton affectueux produisirent sur Tom l'effet qu'on en pouvait attendre ; la proposition qu'on lui faisait ne lui parut qu'un bon procédé, aussi l'accepta-t-il sans hésitation.

L'étranger prit gravement une valise en cuir qu'il avait apportée avec lui, la déposa sur la table, et avant de tourner la clé dans l'ouverture du cadenas qui la fermait :

—Il serait imprudent, dit-il à Tom, de vous aventurer dans le pays que nous avons à traverser avec les habits que vous portez. J'ai dans cette valise un costume de montagnard dont vous allez vous revêtir, après quoi nous pourrons nous mettre en route sans danger.

La physionomie de l'étranger était à la fois si simple et si sérieuse, qu'il eût été impossible d'y découvrir une arrière-pensée de ruse ou seulement de moquerie ; il tira de sa valise un habillement complet de montagnard qu'il étala avec complaisance aux yeux de Tom. Cet habillement était tout neuf et plus élégant qu'il ne convenait à un obscur Highlander. Il se composait d'une veste de tartan à carreaux, sur laquelle on avait pris soin d'attacher l'étoile nationale de l'ordre de Saint-André ; d'une écharpe mi-partie en soie et or, pouvant servir de baudrier et soutenir l'épée à poignée ciselée qui était jointe au costume ; d'une toque de velours bleu sur laquelle se détachait une cocarde blanche et dont une plume flottante ombrageait la passe ; d'un kilt ou jupon également d'étoffe de tartan, dont les plis ondulaient gracieusement ; et enfin d'une paire de boghes, ou sandales de cuir non tanné, garnies de rubans de soie.

—Habillez-vous, dit l'étranger, nous n'avons pas de temps à perdre.

Tom obéit, et son écuyer inconnu mit lui-même la main au travestissement. Ce fut lui qui ajusta les boghes et plaça convenablement la toque de voleurs de façon à laisser à la plume qui la rehaussait toute la liberté et la grâce de ses ondulations.

Quand la toilette de Tom fut achevée, son compagnon l'examina avec le soin qu'un peintre mettrait à regarder son œuvre avant d'y apposer sa signature. Il corrigea quelques irrégularités, rajusta certains détails et finit par contempler sa toile vivante avec une satisfaction visible, dont on eût pu traduire le sens par ces mots empruntés à la langue des ateliers modernes :

—C'est nature.

En ce moment deux coups légèrement frappés à la porte annoncèrent un nouvel incident.

—Je viens prévenir son honneur que le cheval est sellé et ne demande qu'à partir, dit l'aubergiste à travers la serrure.

Tom n'eut que le temps d'enfermer dans un mouchoir la défroque qu'il venait de quitter, et il suivit son guide qui, avant de monter à cheval, lui jeta un manteau sur les épaules, soit pour le garantir du froid de la nuit, soit pour conserver dans toute sa fraîcheur son nouveau costume, et lui dit en ensourchant le premier son vigoureux poney :

—Montez derrière moi, tenez-moi bien, et ne vous effrayez pas si de temps en temps notre équipage langue de l'avant et de l'arrière ; nous avons de mauvais endroits à passer. En route maintenant !

L'étranger enfonça la pointe de ses éperons dans les flancs de sa monture, qui s'élança au galop.

Les avertissements qu'il avait donnés à Tom n'étaient pas inutiles. A chaque instant on quittait la route battue pour prendre des chemins de traverse mal frayés et coupés par de nombreuses tranchées ; la course du cheval de montagne ressemblait plutôt à l'essor saccadé d'un chamois qu'à l'allure régulière d'un honnête trotteur anglais. Tom se tenait prudemment cramponné au buste de son guide, et chaque fois qu'un mouvement de resacc le faisait soubresauter en arrière ou plonger en avant, il resserrait avec énergie les étreintes de ses mains crispées.

Malgré les difficultés du terrain, l'espace disparaissait rapidement, et Tom, étourdi par de continuelles secousses, distinguait à peine les bruyères épaisses à travers lesquelles le cheval de l'étranger poussait sa pointe mystérieuse.

Au bout d'une demi-heure à peu près, le poney ralentit un peu sa course et renifla comme font tous les animaux qui sentent un obstacle ou flairent quelque danger.

—Lâchez-moi ! dit l'étranger à Tom ; penchez-vous le plus que vous pourrez en arrière sur la croupe de mon cheval, et ne bougez pas ; en ce moment un seul mouvement de frayeur, une seule inclinaison à droite ou à gauche nous perdrait tous les trois : nous roulerions dans le torrent.

Le terrain en cet endroit était coupé brusquement par une crevasse, de façon à former un escarpement presque à pic de vingt toises de hauteur. A la chute de cet escarpement, les montagnards de la contrée avaient pratiqué un sentier,

large de trois pieds environ, qui longeait le torrent. La première difficulté était donc de retenir le poney sur le tranchant d'une pente rapide et sans point d'arrêt ; la seconde, de lui faire prendre son élan sur place, vu la largeur insuffisante du sentier ; la troisième, de lui faire franchir d'un bond le torrent. Toutes les difficultés d'une course au clocher étaient réunies dans cet étroit espace.

—Si vous avez peur, fermez les yeux, ajouta l'étranger avant de lâcher la bride de son cheval.

Alors, pour montrer l'exemple à Tom, il se pencha lui-même en arrière, abandonna tout-à-fait les rênes et prononça seulement en langue gaélique un mot que l'intelligent poney était sans doute habitué à entendre. L'animal commença à descendre lentement, entremêlant ses jambes de façon à former un perpétuel arc-boutant, s'arrêtant de temps en temps, grattant doucement la terre avec son sabot comme pour juger de la qualité du sol, se remettant en marche toujours avec la même lenteur et s'arrêtant de nouveau lorsque son pied avait détaché quelques petits cailloux qui ricochaient en se précipitant. Il y eut un moment d'anxiété terrible ! Le poney s'arrêta plus longtemps que de coutume, et l'étranger crut remarquer que ses jambes de derrière vacillaient.

—Vous avez fait au mouvement et nous sommes perdus ! dit-il à Tom avec calme.

Tom, en effet, par suite d'un mouvement de frayeur assez naturel, avait serré avec force les flancs du cheval entre ses deux jambes : l'animal, contrarié dans sa marche, avait changé tout à coup d'allure et dévié de la ligne qu'il avait suivie jusqu'ici avec tant de circonspection et de sagacité. Heureusement, Tom, inspiré par cet instinct de la conservation qui produit quelquefois des miracles, reprit aussitôt sa position première ; redevenu libre, le poney se remit en marche et plaça si bien chacun de ses pas, qu'au bout de quelques minutes ses quatre pieds étaient appuyés sur le sol uni du sentier qui bordait le torrent.

—Maintenant penchez-vous en avant et tâchez de bien conserver votre équilibre, dit l'étranger à Tom.

Il se pencha lui-même sur le cou de sa monture, s'assura que Tom avait la position voulue, et donna un vigoureux coup d'éperons. L'animal ramassa son corps, puis raidissant ses deux pieds de derrière, s'élança vivement et alla d'aplomb imprimer ses quatre fers sur le sable de la rive opposée.

—Nous sommes sauvés ! dit l'étranger en se redressant et en reprenant les rênes.

Tom se redressa à son tour, et un peu plus tranquille, le poney ayant repris son allure ordinaire, il ne put s'empêcher, en songeant aux dangers qu'il venait de courir, d'adresser cette question à son guide :

—Le chemin que nous avons pris est-il donc le seul qui conduise à notre destination ?

L'étranger ne répondit pas ; mais son sourire légèrement ironique reparut sur ses lèvres ; il caressa doucement le cou de son cheval, regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, et fini par dire au bout de quelques instants :

—Nous voilà arrivés.

Nos deux voyageurs n'étaient en effet qu'à une centaine de pas d'une habitation dont la toiture de brique et les pignons anguleux se découpaient à travers les ténèbres. Autant que l'obscurité permettait d'en juger, cette habitation ressemblait à un de ces austères manoirs du temps de Douglas-le-Noir : aux deux côtés de la façade se dressaient des tourelles dont la silhouette assombrissait encore l'aspect déjà si sombre du ciel qu'elles entr'ouvraient. On n'apercevait aucune lumière aux croisées, on n'entendait aucun bruit aux alentours, et il semblait que les échos de la vieille demeure fussent endormis à tout jamais. Docile aux commandements muets de son maître, le poney s'arrêta devant la grille d'entrée de l'habitation solitaire, et Tom mit pied à terre. L'étranger, qui avait sauté le premier à bas de son cheval, se mit alors à siffler d'une façon particulière ; mais rien ne bougeait encore dans l'intérieur des appartements.

—Que diable veut dire ceci ? murmura l'étranger sans prendre la peine de dissimuler son mécontentement.

Et il commença à siffler. Ce second appel obtint un meilleur résultat que le premier : une croisée du rez-de-chaussée s'illumina, une porte s'ouvrit, et un homme, qu'à sa démarche on pouvait prendre pour un vieillard, s'approcha de la grille, muni d'une lanterne sourde dont la boîte masquait son visage. Le vieillard passa la tête entre les barreaux de la grille, et parut examiner avec attention celui dont le signal venait sans doute de l'éveiller ; puis, comme s'il se fût défilé de ses yeux et n'eût pas cru devoir prendre trop de précaution, il prononça en forme de qui-vive ces mots mystérieux empruntés à la Bible :

—Etes-vous celui qui crie dans le désert : " Préparez les voies du Seigneur et rendez droits ces sentiers ? "

—Ouvrez-moi, dit l'étranger, car il a été écrit : " Demandez, et tu obtiendras, frappe, et l'on t'ouvrira. "